ne s'attendait point à la douce surprise d'un dernier adieu ; elle rougit et pâlit tour à tour. Son fiancé plie un genou devant elle et lui offre un médaillon renfermant son portrait. La cérémonie de la veille permettait à Marie de l'accepter. Voulant aussi laisser un souvenir à son bien-aimé chevalier, elle saisit sur la table de la duchesse les longs ciseaux avec lesquels elle taillait elle-même les vêtements des pauvres, et coupant une tresse de ses beaux cheveux, elle les dépose dans les mains tremblantes d'Amédée.

« Enfin, le dernier adieu est prononcé ; une vague tristesse s'empare de la fiancée. Amédée de Lornay baise la main de sa souveraine, lui recommande ce qu'il a de plus cher au monde, comme si son absence devait durer longtemps, et laisse tomber derrière lui la lourde portière de velours qui le sépare des deux princesses.

« Marie alors se plaça au balcon d'Yolande. Le soleil se couchait dans une mer de feu, et peu à peu, les premières ombres descendirent des montagnes. Bientôt tout se couvrit de ténèbres. Marie fit soudain un douloureux rapprochement entre elle et les objets qui l'entouraient. Elle se mit à songer à cette loi inévitable de la nature, que rien n'est ici bas stable et permanent, que souvent le malheur touche à la plus grande prospérité, et une impression de profonde tristesse s'empara de son âme. »

C'est ainsi que Mme D'Orgeval sait unir aux péripéties de ses récits, les leçons de la morale la plus pure et la plus haute, c'est-à-dire la plus chrétienne.

Marie avait raison de trembler; un affreux malheur la menaçait.

Maurice de Lornay apprend les fiançailles de son frère, et, aveuglé par la jalousie, se met à sa poursuite.